

LE CHEVALIER, LA MORT, LE DIABLE, ET LA MÉLANCOLIE

L'art de trouver un titre

Un célèbre hebdomadaire satirique français¹ a pour habitude de présenter à chacun de ses numéros, une rubrique intitulée « Les couvertures auxquelles vous avez échappé ». Ce sont, bien sûr, les pages les plus lues du journal, et souvent les plus subversives. Je ferai grâce au lecteur de joindre à ce paragraphe la liste des titres auxquels il a échappé pour ce texte : ils sont fort nombreux. Tous justes, et tous faux, reflétant la personnalité artistique multiple, complexe, et même contradictoire d'Antoine Leperlier.

Le titre finalement adopté est un peu né du hasard. Pour diverses raisons que j'ai déjà exposées dans un article précédent², je ne pouvais m'empêcher de voir Leperlier en homme de la Renaissance. Je m'imaginai, sans savoir très bien pourquoi, l'artiste en *condottiere*, sans doute à cause de son physique, certes, mais aussi pour l'aspect radical, tranchant, presque militaire de ses œuvres. Le titre « Un condottiere du verre », s'il me convenait tout à fait, ne convenait cependant pas à l'artiste qui ne se voyait pas cavalier ferraillant, triste vainqueur, à la tête d'une armée.

Je me serais trouvé dans ce que l'on appelle familièrement une « impasse » si Leperlier lui-même ne m'avait parlé de son affinité profonde avec la célèbre allégorie de la Mélancolie d'Albert Dürer. Il me suffisait alors d'ouvrir un ouvrage sur le graveur pour me rendre compte que, dans l'édition que je consultais³, cette dernière était reproduite en regard avec une autre composition illustre, de celle que nous portons tous dans notre inconscient collectif, intitulée *Le Chevalier, la Mort, et le Diable*. Une équation venait alors d'être posée : chevalier, mort et diable = Mélancolie. En intervertissant le mot de chevalier par celui de *condottiere*, nos deux points de vue, *in fine*, convergeaient.

La Mélancolie, le guignon, et le combattant

La mélancolie, puisqu'il en parle si volontiers, semble détenir la clé unique du jardin secret de Leperlier. Baudelaire, dans son poème *Le Guignon*, formule des plaintes que l'on aimerait attribuer à la figure de Dürer : « Pour soulever un poids si lourd / Sysippe, il faudrait ton courage ! / Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage, / l'Art est long et le Temps est court. » Ce temps est symbolisé par un sablier dont le sable s'égrène, et par une cloche prête à retentir à tout instant pour interrompre le cours des choses.

Qu'est l'art sinon pour l'homme le désir de fixer l'éternité ? Chez Leperlier, ce « désir d'éternité » pour reprendre l'expression de Ferdinand Alquié, s'exprime de façon prudente. Ce sont des bouffées de nostalgie figées dans le verre. Ainsi, jamais la pensée qui a présidé à l'élaboration de l'œuvre ne s'impose au point de

la masquer. Il faut vraiment qu'il inscrive *ET IN ARCADIA EGO*, par exemple, en toutes lettres sur un délicat autel de verre translucide pour que l'on songe à sa source d'inspiration : *Les Bergers d'Arcadie* de Poussin. Pour un artiste du verre, Leperlier se montre rarement aussi transparent.

Plus tard, l'écriture deviendra plus fugitive : à la fois plus présente, et plus illisible, rappelant des palimpsestes dont on ne peut comprendre le sens sinon peut-être de façon subliminale. Sont-ce des paroles ectoplasmiques de morts qui tentent de s'exprimer ? Sont-ce de simples *memento mori* ou des crânes de gens connus, comme celui du bouffon Garrick (Yorick ?), préludes aux profondes méditations qui alimentèrent la neurasthénie du mystérieux Hamlet ?

Représenter un crâne à des fins décoratives ! On ne peut guère aller plus loin dans l'évocation et le mépris de la mort. Une mort sereine, tolérable, acceptée, une mort d'humaniste, une mort que l'on regarde, une mort presque calviniste, à la fois pour la crainte et le mépris mélangé qu'elle engendre.

Pour oser montrer tout cela, sans faux-semblants ni fards, d'une façon directe et virile, Leperlier est bien le *condottiere* de la Renaissance que nous avons évoqué plus haut. C'est bien le chevalier de Dürer qui avance d'un pas égal et sûr, sans même prêter attention au terrible sablier avec lequel la mort, son compagnon de voyage, semble vouloir le tenter, tandis que le Diable traîne en arrière. Seul le chien, insensible à la mélancolie gambade à ses pieds.

Le chevalier de Dürer est l'antidote de sa Mélancolie. Ils représentent les deux pôles de la personnalité artistique de Leperlier. L'un sa puissance créatrice, l'autre la force de son introspection.

Est-ce romain, est-ce grec ?

Pour paraphraser la célèbre question de l'impératrice Eugénie à qui Charles Garnier présentait la maquette du nouvel opéra, on pourrait se demander de quel style relève l'art de Leperlier. Une seule réponse convient : au style de Leperlier. Leperlier a, en effet, créé une œuvre particulièrement personnelle qui ne ressemble à rien de connu jusqu'à présent, ni dans l'inspiration, ni dans l'imitation.

Les racines de l'œuvre de Leperlier sont bien trop profondes, lointaines et érudites, pour que l'on puisse en reproduire simplement la forme sans passer par tout le processus mental qui a conduit à cette forme. Leperlier a, par ailleurs, toujours privilégié l'idée sans renoncer pour autant à la technique dans laquelle il est passé maître. Son œuvre peut enthousiasmer autant un intellectuel parce qu'il la trouve belle et lui donne matière à penser, qu'un collectionneur de verrerie parce qu'il la trouve techniquement parfaite.

Si l'on fait abstraction, cependant, du fait que Leperlier est un verrier, on peut remarquer sans peine qu'il ne crée que des objets rares, précieux et de grand luxe. Ce sont, en plus, des sculptures qui, à part quelques rares coupes, ne cherchent pas à paraphraser des objets de la vie quotidienne comme des vases ou

des plats. Plus qu'à de simples bibelots, leur aspect recherché nous fait plus penser à des objets de *studiolo* Renaissance destinés à la délectation égoïste et à la méditation de quelque riches amateurs. L'œuvre de Leperlier semble avoir été créé pour ce genre d'environnement. Sa démarche créatrice est tout à fait maniériste. Ne pourrait-on pas alors voir en Leperlier un moderne artiste de la Renaissance ayant su raviver à sa manière l'art des Cellini, des Palissy, des Riccio, des Nicolà da Urbino? On comprend alors pourquoi Leperlier est un artiste tout à fait singulier.

1. *Charlie-Hebdo*.

2. Ennès, Pierre, « Les Sculptures en verre d'Antoine Leperlier : empreintes de mémoire », *L'Objet d'art*, n° 353, nov. 2000, p. 58-67.

3. *L'Œuvre graphique d'Albrecht Dürer*, Introduction d'Alain Borer, notes et légendes d'Alain Borer et Cécile Bon, Paris, Hubschmid et Bouret, 1980, p. 548-549.

Légendes

Albrecht Dürer, *Melencolia* (« La Mélancolie »), 1514.

Albrecht Dürer, *Le Chevalier, la Mort et le Diable*, 1513.